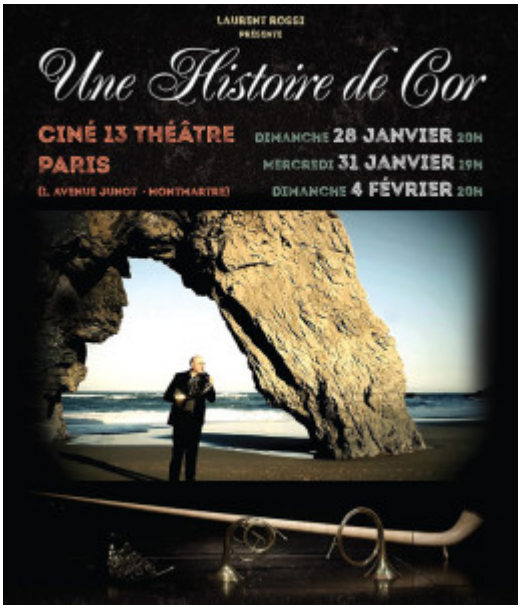
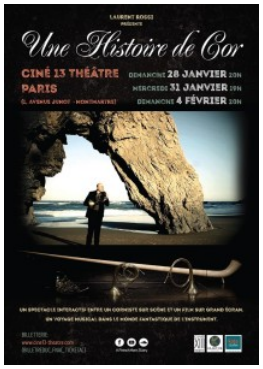
Laurent Rossi évoque la formidable épopée du COR



PARIS, Une histoire de cor, le 4 fév 2018. Le **Ciné 13 Théâtre** affiche un spectacle instrumental très original, en 3 dates événements, où **Laurent Rossi**, corniste reconnu, « ose » un dispositif vidéo et performatif particulièrement bien conçu pour évoquer l'histoire de son instrument favori : le cor. « **UNE HISTOIRE DE COR** » raconte l'épopée fabuleuse du cor, des origines à nos jours. Au fil de l´histoire, de la corne animale jusqu'à notre cor moderne, le corniste, sur scène, joue plusieurs extraits d´œuvres sur divers instruments liés à la famille du cor. Soutien de cette performance très personnalisée, un film qui plante le décor et crée une illusion convaincante, est projeté sur grand écran. Le dispositif illustre différents tableaux… Des débuts imprévus où deux enfants jouent dans une bibliothèque ancienne … leurs aventures entre les étagères riches en documentations et témoignages suscitent les étapes du spectacles : leurs découvertes et facéties explorent les âges et révèlent l'histoire du cor.

On s'y délecte de la transformation de la facture de l´instrument ; s'y dévoilent tout autant interprètes et compositeurs qui ont contribué à constituer le riche patrimoine d'un instrument passionnant.

Le cor dans tous ses états et sous toutes ses formes



Laurent Rossi précise les enjeux et l'objectif du spectacle inédit qu'il a conçu : « *Ce spectacle a pour désir de proposer une lecture historique du cor ; d´offrir à un vaste public un voyage dans le temps à la découverte de la pluralité de cet instrument. Fort d'une longue et passionnée expérience dans l´univers du cor, convaincu du manque de connaissance sur ce thème de la part du grand public, l'écriture d'un spectacle multimédia, didactique et attrayant à la fois, s'est imposée à l´auteur devant l´inexistence d´une telle offre sur le marché du spectacle vivant.* » **3 représentations, les 29, 31 janvier 2018 puis 4 février 2018**.



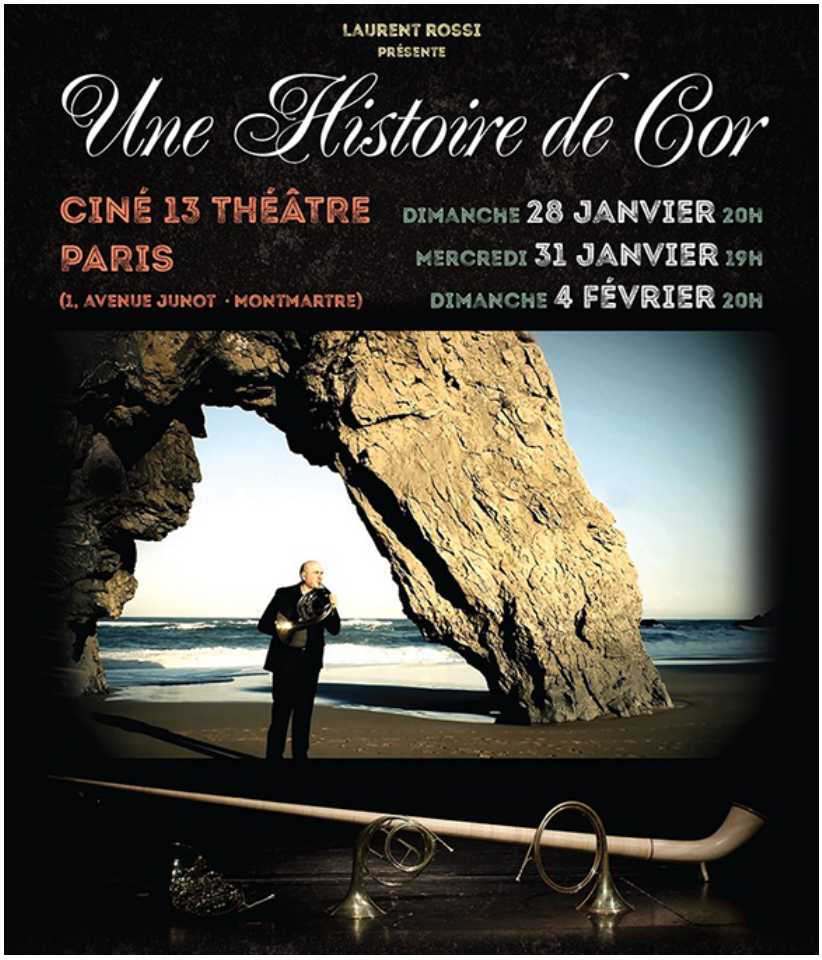
_____

« Une histoire de Cor »
PARIS, Ciné 13 Théâtre
1, avenue JUNOT – 75 018 Paris

Informations
Réservations

28 janvier 2018 à 20h
31 janvier 2018 à 19h
4 février 2018 à 20h

Billetterie : réserver votre place
http://www.3emeacte.com/cine13/Manifestations.aspx



FORMIDABLE EPOPEE DU COR… Corniste passionné, Laurent Rossi, soliste dans plusieurs orchestres propose un nouveau type de spectacle, alliant performance acoustique et documentaire vidéo, tout en récapitulant les divers jalons qui composent la spectaculaire histoire du cor depuis les origines jusqu'à maintenant. C'est une formidable odyssée qui se confond avec l'histoire de l'humanité : l'instrument au fur et à mesure de ses diverses fonctions, a toujours accompagné l'homme dans ses occupations premières : instruments de signal et de communication, de chasse et de guerre, le cor connaît avec la civilisation et l'essor des arts, une nouvelle ère, mondaine et concertante ; puis participant à l'histoire de l'écriture orchestrale, le cor occupe une place essentielle dans la conception des compositeurs, de Haydn, Mozart, Beethoven, jusqu'à Wagner,

Richard Strauss, Gustav Mahler…



UN FILM ET UN CONCERT… Pendant le spectacle, les auditeurs découvrent un film documentaire qui inclut la 3D et dans les séquences purement instrumentales, le musicien sur la scène qui joue les divers instruments, ancêtres de notre cor moderne. Aux vertus pédagogiques du film ainsi projeté en fond de scène, **Laurent Rossi** ajoute l'intensité du jeu en live qui complète les tableaux vidéos. Parmi les temps forts d'une aventure musicale inouïe, plusieurs étapes cruciales se distinguent : le passage de la corne animale à l'instrument métallique (qui suppose de souffler dans une embouchure ; ainsi le corniste a pu mieux contrôler le son produit). Puis, l'ajout des pistons a favorisé la stabilité d'un son plus homogène…

En cours de soirée, les spectateurs (re)découvrent chacun des jalons de ce labyrinthe enchanté, où les formes et les sonorités se succèdent, autant de marqueurs des étapes clés de l'histoire de l'humanité. Tous les ancêtres de l'instrument que nous connaissons actuellement défilent sous nos yeux : entre autres, olifant de la chanson de Roland, shofar et conque marine, lur, cornu et carnyx, sans omettre le cor de poste, le Dung Chen (Tibet) ou Tong Quin (Chine), le Didgeridoo, le cor des Alpes et la trompe de chasse…



Le spectacle UNE HISTOIRE DU COR (A FRENCH HORN STORY by Laurent Rossi) rétablit l'importance de l'instrument au sein de la fabuleuse histoire de l'orchestre et de la musique, de la corne animale et de la conque marine, … au tuba wagnérien. A la fin de la performance, Laurent Rossi joue l'une de ses propres pièces car il est aussi compositeur.



Approfondir

TEASER VIDEO sur YOU TUBE | https://www.youtube.com/watch?v=SfrTefkzWik&feature=youtu.be

PAGE OFFICIELLE | FACEBOOK
https://www.facebook.com/LDR.ROSSI?fref=search

CD, événement, annonce. DEBUSSY : Préludes II, En blanc et noir (Maurizio Pollini, Daniele Pollini – 1 cd Deutsche Grammophon)



CD, événement, annonce. DEBUSSY : Préludes II, En blanc et noir (Maurizio Pollini, Daniele Pollini – 1 cd Deutsche Grammophon). **Maurizio Pollini** participe à sa façon au Centenaire Debussy 2018 (25 mars prochain : 100 ans de la mort du compositeur) : il boucle son cycle pianistique debussyste en jouant 18 ans après le Premier Livre, les 12 séquences des Préludes du Livre II. On ne saurait jamais assez souligner le soin et la sensibilité littéraire et poétique de Claude de France, capable de mettre en musique Verlaine (avant Fauré) et Mallarmé. Ici, les titres des Préludes appellent à la pure magie d'un imaginaire qui sollicite la Nature, les miroitements aquatiques, les effets climatiques (brouillards, …), essor du végétal (bruyères, feuilles mortes, …), ou des sensations plus intimes liées à des souvenirs autobiographiques (« Les fées sont d'exquises danseuses »…/ « La terrasse des audiences du clair de lune », « Ondine »)… ; auxquels répondent les 3 stances pianistiques d'En Blanc et noir, cycle tardif de 1915… abordé ici à quatre mains avec son

fils, Daniele.

Dans un prise de son, pas toujours très détaillée et dure, le jeu très vif et contrasté de Pollini père, déploie un son plus serré, moins organique, débridé et poétiquement fouillé que celui de Barenboim (cf son récent cd Debussy, édité en janvier 2018 chez le même éditeur) ; plus cérébral mais animé par cette pulsion organique d'une formidable tension et aspiration (premier tableau du triptyque En blanc et noir), – à deux pianos avec Daniele Pollini (son fils), Maurizio affirme une éclatante vivacité qui dans chaque épisode poétique, fouille et sculpte les arêtes vives du poème pianistique. Le chant, le souffle, la vibration de la matière naturel semblent agiter et investir tout le corps du piano, creusant un peu plus à chaque tableau, tout ce qui mène Debussy vers un éclatement et une fragmentation très caractérisée et contrastée de la texture musicale. Architecte, et poète aussi, Maurizio Pollini sait éclairer tout ce qui chez Debussy appelle au rêve, à la liberté, à cet éclatement des mondes harmoniques et de la grille rythmique totalement improvisée (ou qui semble telle… parfois proche du Stravinsky du Sacre… que le symboliste a bien analysé à sa création en 1913). Lent-Sombre, ne laisse pas de captiver par son énoncé énigmatique, qui énumère plusieurs motifs secrets, égrénés comme une série de rébus en rituel. Cette séquence où le 2 pianos de Debussy permet la transmission entre le fils et le père, Daniele et Maurizio, suscite aussi la richesse du triptyque édité en conclusion de ce récital Debussy… passionnante écoute colelctive.
Les deux pianistes en complicité, servent une reconnaissance intérieure qui dévoile tout ce que Debussy a écrit en syncopes millimétrées, rythmes et accents haletants, miroitements apeurés, hallucinés,… vibration continuelle au diapason d'une atmosphère inquiète en besoin de reconstruction. D'autant que l'ultime tableau, en son instabilité même, rejoint la touche vibratile des impressionnistes sur le motif, marin ou océan, capables en touches pavimenteuses et fragmentées, d'exprimer l'énergie multidirectionnelle des éléments, vent, eau,

lumière… creuset scintillant d'une oscillation primaire, réellement captivante. Debussy est un climatologue émerveillé : le voici dans toute sa miroitante sensibilité.

Pour les 12 séquences des Préludes Livre II (qui précèdent), plus imprévisibles encore que celles du Livre I, Maurizio Pollini seul, sculpte l'étoffe debussyste avec une attention très scrupuleuse de chaque carrure rythmique, au risque de perdre parfois l'impression du jaillissement premier; c'est bien sous ses doigts, ce crépitement ouaté des deux derniers épisodes, le dernier d'une durée double à celui qui précède : « Les Tierces alternées » puis « Feux d'artifice » : cet équilibre suspendu des tuilages harmoniques qui créent un nimbe de vapeurs enveloppantes, déploie toute la matière crépitante et mystérieuse d'un Debussy impressionniste, proche du Monet des Nynphéas. De sorte que Pollini affirme sa qualité première de passeur envoûté, enivrant, juste. Récitla très recommandable. Et comme le récent **cd signé de Daniel Barenboim**, un nouvel album qui compte pour cette année Debussy 2018.

_____

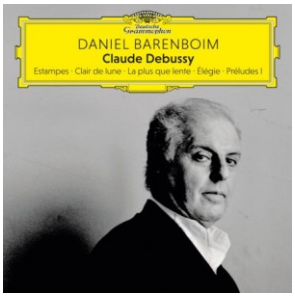
CD, événement, annonce. DEBUSSY : Préludes II, En blanc et noir (Maurizio Pollini, Daniele Pollini – 1 cd Deutsche Grammophon) – prochaine grande critique développée, à venir dans le mag cd dvd livres de classiquenews, le jour de la parution du cd Pollini / Debussy : Livre II, En blanc et noir : **annoncée le 23 février 2018**.

_____

LIRE AUSSI

Notre **dossier spécial année Debussy 2018 : un centenaire timidement célébré en France**

Critique cd : Daniel Barenboim : Debussy (Livre I, Estampes) :



CD, Debussy : Daniel Barenboim (1 cd Deutsche Grammophon, 1998 / 2017). L'album regroupe deux séries d'enregistrements. L'une récente, les premières plages (1-6 : Estampes, Suite Bergamasque, La plus que lente, enfin élégie, réalisés à Berlin en octobre 2017), et un cycle ancien datant de l'été 1998 en Espagne : les 12 Préludes (si poétiques) du Livre 1. Entre force et violence, les jeux de carillons de ***Pagodes*** (1) qui travaillent la matière suspendue sur l'effet de résonances et d'ondes-, Barenboim rétablit ensuite la magie de ***Soirée dans Grenade*** (2), comme le surgissement d'un songe ibérique : balancé, suspendu, enivré, mais présent par un pianisme très carré, structuré, voire massif (qui contredit souvent la pellicule immatérielle du rêve). La vision est plus terrienne et concrète qu'abstraite et subjective. Plus atmosphérique encore et parsemé d'éclairs et de frémissements en rondes enjouées, le dernier volet d'Estampes, « ***Jardins sous la pluie*** » (3 noté « net et vif ») est le plus réussi : impétueux, fouetté, mais léger toujours, vif argent. **EN LIRE +**

Compte rendu, concert. Dijon, Opéra, le 26 janvier 2018.Viva España. Lalo,

Debussy,Ravel.Grimal, Les Dissonances.



Compte rendu, concert. Dijon, Opéra (auditorium), le 26 janvier 2018. **¡ Viva España !** Lalo, Debussy et Ravel par David Grimal et les Dissonances. Bien sûr le titre est réducteur dans la mesure où cet hommage à la musique espagnole est circonscrit à la France, entre Lalo, Debussy et Ravel. L'Espagne a tant suscité de curiosités musicales, bien avant qu'Eugénie épouse Napoléon III, que le choix des œuvres était problématique : pourquoi pas l'ouverture de Carmen, España de Chabrier, la rapsodie espagnole de Ravel ? La durée imposée au concert conduit évidemment à des choix drastiques.

Avant Paris (Cité de la Musique), Ferrare et Le Havre, Dijon a la primeur de ce programme qui s'ouvre sur la belle et populaire Pavane pour une infante défunte, dont l'hispanité se limite au titre. Même s'il est permis de balancer entre la version pour piano et cette orchestration, force est de reconnaître la magie ravélienne, comme la perfection de cette interprétation. On joue beaucoup moins qu'il y a cinquante ans **la Symphonie espagnole, de Lalo**, et c'est bien dommage. Concerto pour violon autant que symphonie, chacun le sait, il est rare que ces deux composantes soient aussi magistralement illustrées que par **David Grimal** et les **Dissonnances**. En effet, on s'est habitué à ce que la brillante partie du soliste focalise le plus souvent l'attention, en oubliant la richesse d'invention et d'écriture de l'orchestre. Ce soir, la perfection atteinte par chacun est incontestable. Dès l'allegro non troppo qui ouvre l'œuvre, c'est à une

redécouverte que nous convient Les Dissonances : ainsi la fraîcheur, la tendresse du second thème, les magnifiques contrechants. Le scherzando, manifestement plus espagnol avec ses rythmes syncopés, est léger au possible, avec la surprise des changements de tempi, et la joie finale après l'épanchement discret qui précède. L'intermezzo, avec ses unissons puissants, proche de la habañera, est un sommet. L'andante, très retenu, introduit par un choral des cuivres, une caresse, avant le rondo final, enjoué, où les bois – le basson tout particulièrement – nous régalent. **Le violon de David Grimal**, toujours aussi magistral et libre, se joue de tous les traits écrits pour Ysaÿe, certainement avec sa collaboration. Un « petit » bis – comme le présente David Grimal – récompense les ovations d'un public conquis.

De Ravel, l'Alborada del gracioso – l'aubade du bouffon – ouvre la seconde partie. Les percussions vont s'en donner à cœur joie, avec cette débauche de rythmes et de timbres. La très grande formation s'est emparée de la quatrième pièce des Miroirs pour la parer de couleurs flamboyantes et sensuelles. Avec les Dissonances, ce qui relevait du miracle se renouvelle de concert en concert : la précision des attaques, l'autonomie harmonieuse des pupitres, cette liberté épanouie des musiciens, du soliste au plus humble, confèrent à cette musique tous ses contrastes, son galbe, sa saveur. Le concert s'achève sur Iberia, de Debussy, partition extrêmement fouillée, vivante, qui emprunte nombre de ses rythmes à une Espagne imaginaire. Les couleurs, les atmosphères sont plus vraies que nature. Les solistes et tout l'orchestre aiment manifestement cette œuvre et leur bonheur est communicatif. Les parfums de la nuit, qui sera repris en bis, ont-ils jamais été aussi capiteux ? Le pari un peu fou des Dissonances, gagné depuis bien des années, a fait place à une maturité approfondie, où l'enthousiasme le dispute à la rigueur.

_____

Compte rendu, concert. Dijon, Opéra (auditorium), le 26

janvier 2018. ¡ Viva España ! Lalo, Debussy et Ravel par David Grimal et les Dissonances. Photographies © Gilles Abegg – Opéra de Dijon

---

Compte-rendu critique, concert. LILLE, Auditorium du Nouveau Siècle, le 26 janvier 2018. Haydn, Attahir, Beethoven. Orchestre National de Lille. Alexandre Bloch.



Compte-rendu critique, concert. LILLE, Auditorium du Nouveau Siècle, le 26 janvier 2018. Haydn, Attahir, Beethoven. Orchestre National de Lille. Alexandre Bloch. Rendu cohérent par sa thématique générale dédiée au « midi », le concert de ce soir s'ouvre sur l'un des sommets de l'expérimentation orchestrale menée au début des années 1760 par **Joseph Haydn** – le père du genre symphonique-, à Esterhaza. Directeur de la musique du prince Esterhazy, le compositeur inventif dispose d'un orchestre de premier plan et de virtuoses qui ne demandent qu'à le suivre dans ses recherches

: ainsi la **Symphonie « midi » opus 7 en ut**, affirme sa facilité à varier et creuser les contrastes de caractères comme de formes, le résultat favorisant d'emblée la performance individuelle d'instruments solistes, dont surtout les cordes : violon, violoncelle, contrebasse (cette dernière, vedette du *Menuet* des plus enlevés)… De cette symphonie concertante, – véritable exercice de chauffe pour les solistes, c'est surtout le premier mouvement qui saisit quand le premier violon prend littéralement la parole à la façon d'une scène d'opéra, immergeant l'auditeur dans une séquence ayant ses propres enjeux dramatiques (*recitativo adagio* avec violon solo) : volubilité imprévue et d'autant appréciée qui place l'éloquence facétieuse de la supersoliste, **Ayako Tanaka**, nouvellement nommée (depuis septembre dernier), au premier plan de la soirée. L'esprit du jeu, l'humour et la suprême élégance de Haydn font une séance préliminaire idéale pour préparer à la séquence contemporaine qui suit.

Création mondiale du Concerto pour serpent de Benjamin Attahir à Lille
DANSES & RESONANCES DU SERPENT



PREMIERE PARTITION DE BENJAMIN ATTAHIR POUR L'ONL… C'était l'un des premiers temps forts du travail mené par le nouveau compositeur en résidence au sein de l'Orchestre National de Lille, **Benjamin Attahir,** lauréat de la Villa Medicis, remarqué par Pierre Boulez à Lucerne. Le jeune compositeur, pas encore trentenaire en 2018, présente sa première partition composée pour l'ONL, de surcroît très originale… car écrite pour le « serpent », instrument baroque, ancêtre du tuba et de l'ophicléide, jusque là, surtout utilisé à l'église pour soutenir les pupitres des basses ; **c'est aussi le premier Concerto pour serpent de l'histoire de la musique.**

Le Concerto est en réalité la 2è pièce d'un cycle en cours de 5 sections, récapitulant les 5 appels à la prière de l'ordinaire musulman. Cette 2è étape correspond à la prière du midi. Si au cours de la passionnante rencontre préliminaire au concert où le compositeur et son interprète / créateur (**Patrick Wibart**) dialoguent et présentent leur travail, Benjamin Attahir s'est dit très intéressé par le timbre (proche du cor et du trombone) et par la vocalité naturelle du Serpent, il s'est surtout montré soucieux de la structure et de l'architecture dramatique d'une pièce de plus de 20 mn qui nous aura séduit par son plan ambitieux, son souci des contrastes, des ruptures de caractères, sa recherche constante de couleurs. A cela s'ajoute aussi une démarche particulière pour la spatialisation : 2 cors étant placés au niveau du balcon principal, permettant dans la dernière partie de l'oeuvre – la plus convaincante, des effets d'échos et de réponses entre le chant puissant et feutré du serpent soliste situé sur la scène, et les deux cuivres placés de part et d'autres de la galerie ; leurs résonances mêlées, décalées, dialoguées recréent l'impression de vagues sonores enveloppantes quand les appels à la prière se multiplient dans l'espace urbain.



L’écriture est majoritairement monodique : le compositeur utilise 3 airs religieux qui constituent la matériau de base mélodique de la pièce : chant d’appel du muezzin, air yiddish, air grégorien (Dies Irae) ; orchestre et serpent amorcent alors un cycle d’enlacements et de séquences alternées, comme la forme même de l’instrument vedette, … ondulant, serpentant avec une fluidité avide de contrastes et aussi de scintillements orchestraux (où se sont distingués entre autres, des alliages de timbres étonnants associant clarinette, flûte, cuivres). Selon un plan bien défini (du tutti initial au solo murmurant, selon la progression d’une épure graduelle), à mesure que la partition s’écoule, en un geste compositionnel qui efface peu à peu le chant de certains pupitres, c’est le chant rond, viscéral, puissant aussi du serpent qui s’affirme alors, concluant l’œuvre dans une phrase qui s’épuise et susurre finalement, comme éreintée par la constante énonciation des mêmes tournures mélodiques.



Quand on sait quelle maîtrise technique, en particulier des lèvres sur l'embout, le jeu du serpent requiert de l'interprète, on reste saisi par l'engagement quasi permanent qui s'impose au soliste, du début à la fin. L'impression est bercée par un travail particulier sur la couleur du serpent – qui relève du cor, du trombone, de la sacqueboute aussi, – nuances de sons cuivrés, ronds, suaves, feutrés, mais étonnamment puissant-, cultivant d'infinis nuances dans le sombre, le grave, parfois la lugubre et une raucité mate et sourde. C'est donc associé à un champ spatial réinvesti, tout un nuancier de timbres inédits qui s'offre à l'imaginaire du spectateur / auditeur.

Benjamin Attahir questionne tous les champs des possibles et de l'expérimentation musicale : Orient / Occident, Baroque / Contemporain, Espace / Timbres… A son mérite revient aussi un regard critique sur la notion de temporalité, d'expérience de la continuité musicale, car à terme, il faudrait écouter d'un seul trait, et dans leur succession conçue originellement, chacune des 5 partitions / 5 appels, dans leur flux ininterrompu et dans leurs formes caractérisées. La première pièce pour piano et ensemble a été créée à Berlin en septembre 2017 (par Daniel Barenboim et le Boulez Ensemble) ; la 3è qui se prolonge dans la dernière note du serpent expirant, est un … quatuor (par les Arod). La 5è devrait être conçue elle aussi pour l'Orchestre National de Lille.



PROGRAMME EN EQUILIBRE… Très équilibré dans sa proposition orchestrale, – des Viennois (classiques et préromantiques à la fois, sujets d'un ressourcement toujours très profitables pour l'écoute collective), au contemporain inédit, le programme piloté par le chef Alexandre Bloch, ajoute un volet complémentaire avec la dernière œuvre affichée : **la 5è de Beethoven**. Achevée en 1808, la partition remonte en réalité à une période antérieure, dès 1795 quand Ludwig en conçoit déjà les premières idées force. Dans sa genèse, la 5è est en réalité contemporaine de la 6è, Pastorale, simultanéité qui souligne combien le génie beethovénien est aussi polymorphe,

d’une exceptionnelle diversité formelle. En ut mineur, l’opus 67 frappe au sens premier du terme l’esprit de l’auditeur : sa franchise répétée, son énergie radicale et révolutionnaire, la fusion des caractères martiaux et conquérants, définissent une nouvelle langue orchestrale, celle d’une absolue rupture, et aussi d’une maîtrise éloquente, elle-même porteuse de modernité.



Dirigeant par coeur, ce qui facilite la proximité directe avec les instrumentistes, **Alexandre Bloch**, sans baguette, peut s’investir pleinement, ciselant les nuances, par des gestes souples et précis, comme un peintre manie la pâte sur la toile, en une infinité d’indications très claires et expressives ; tout cela construit une vision globale qui architecture l’enchaînement des 4 mouvements, dans le sens d’une formidable éruption, revitalisée à chacun des jalons de son jaillissement par l’énoncé cyclique du fameux motif rythmique initial. Acéré, vif, mais jamais sec, le chef avance, articule, nuance aussi, en une danse gestuelle, nerveuse et musclée. Ce contrôle rythmique se soucie des couleurs et de la profondeur : la lisibilité des bois en particulier est délectable, évitant ce que l’on entend trop souvent ailleurs : la saturation immédiate des tutti. Rien de tel ici, tant le goût pour les timbres associés (chant fraternel de la clarinette en particulier), remarquablement détaillé, nous a séduit et convaincu. Brillante et détaillée, magnifiquement charpentée, animée par une énergie irrésistible, la direction du chef dévoile l’ivresse conquérante de l’opus, – son affirmation frénétique, sa détermination viscérale, un jalon majeur dans la recherche de Ludwig et aussi un absolu dans l’histoire de

la musique symphonique. Sachant cultiver le pilier du répertoire – Haydn et Beethoven, prêt à l'inédit, dans la sensualité et les contrastes (Attahir), l'Orchestre national de Lille poursuit son exploration heureuse des écritures, manifestement porté par l'enthousiasme de son nouveau directeur musical, Alexandre Bloch (1). A suivre.

_____

Compte-rendu critique, concert. LILLE, Auditorium du Nouveau Siècle, le 26 janvier 2018. Orchestre National de Lille. Alexandre Bloch, direction.

Haydn : Symphonie n°7 "Le Midi"

Attahir : Adh-dhohr, Concerto pour serpent et orchestre
Serpent : Patrick Wibart

Beethoven : Symphonie n°5

_____



PROCHAIN CONCERT événement de l'Orchestre National de Lille : Jeudi 15 février 2018 : Brahms : Rhapsodie pour contralto / Prokofiev : Alexandre Nevski – 1936 (Jean-Claude Casadesus, direction / Elena Gabouri, mezzo-soprano / Chœur Philharmonique Tchèque de Brno). **INFOS & RESERVATIONS** : http://www.onlille.com/saison_17-18/concert/alexandre-nevski/

_____



1) En janvier 2018, un film documentaire réalisé par Georges Tillard raconte l'arrivée d'Alexandre Bloch, comme directeur musical, au sein de l'Orchestre National de Lille : comment le jeune chef a t il été choisi ? Comme la passation avec le chef fondateur de l'orchestre, Jean-Claude Casadesus, s'est-elle déroulée ? Présentation du film et critique du film « **Alexandre Bloch : Bienvenue Maestro ! » de Georges Tillard …**

Diffusion le 29 janvier vers 23h, après Soir 3, sur France 3 hauts de Seine, puis le 2 février 2018, 8h50. LIRE notre présentation du documentaire portrait Bienvenue Maestro / Alexandre Bloch / LIRE notre critique du film documentaire Alexandre Bloch / Bienvenue Maestro

Photos : © Ugo Ponte / Orchestre national de Lille 2018

VICTOIRES DE LA MUSIQUE CLASSIQUE 2018 – liste des nommés de la 25è édition



VICTOIRES DE LA MUSIQUE CLASSIQUE 2018 – liste des nommés (25è édition). La liste des nommés pour la **25e édition des Victoires de la Musique Classique 2018** a été proclamée. La cérémonie se déroulera à la Grange au Lac et sera retransmise s**ur France 3 et sur France Musique, vendredi 23 février 2018 à 20h55...**

LISTE DES NOMMÉS 2018

Dans la catégorie **Soliste instrumental** :
– Gautier Capuçon, violoncelle
– Lucas Debargue, piano
Victor Julien-Laferrière, violoncelle

Dans la catégorie **Artiste lyriqu**e :
– Sabine Devieilhe, soprano
– François Le Roux, baryton
Ludovic Tézier, baryton

Dans la catégorie **Compositeur** :
– Karol Beffa – Le bateau ivre, pour orchestre symphonique (création)
– Bernard Cavanna – Geek Bagatelle, pour choeur de smartphones

et orchestre (création)
Tristan Murail – Sogni, ombre et fumi, pour quatuor à cordes (création)

Dans la catégorie **Enregistrement** :
– Mirages, airs d'opéra et mélodies, Sabine Devieilhe, Alexandre Tharaud, Les Siècles, direction François-Xavier ROTH, conductor – Erato
– Ravel, Daphnis et Chloé – Ensemble Aedes, Les Siècles, direction François-Xavier ROTH – harmonia mundi
– Schumann – Intégrale Live de l'œuvre pour piano seul – Dana Ciocarlie – La Dolce Volta

_____

Les Victoires de la musique viennent d'annoncer **la liste des 6 nommés dans la catégorie Révélations Classiques**.

Révélation **soliste instrumental** :
– Sélim Mazari, piano
– Bruno Philippe, violoncelle
Nicolas Ramez, cor

Révélation **artiste lyrique** :
– Chloé Briot, soprano
– Marie Perbost, soprano
Eva Zaïcik, mezzo-soprano

_____-

+ d'infos sur le site de morgane groupe
http://www.morgane-groupe.fr/productions/victoires-musique-classique-2018

CD, compte rendu critique. The VERDI ALBUM : SONYA YONCHEVA, soprano (1 cd SONY classical)



CD, compte rendu critique. The VERDI ALBUM : SONYA YONCHEVA, soprano (1 cd SONY classical) – Sur les traces d'une Callas au tempérament aigu tranchant, sur ceux plus récents de l'incomparable Anna Netrebko, verdienne imprévue et d'autant plus surprenante / exaltante, (cf son récital VERDI, antérieur à celui de ce récent Yoncheva – Anna Netrebko : VERDI – 2013) … voici en premier air, la soie veloutée, si voluptueuse, de Sonya Yoncheva qui déploie une langueur caressante pour Leonora du Trouvère, accusant le caractère d'amoureuse prête à mourir, sorte d'extase mortifère, avec des aigus parfois tirés et une stabilité de la voix pas toujours totalement assurée. La couleur, l'intonation sont irréprochables ; la diction, l'accentuation, le legato, la précision et parfois la justesse, beaucoup moins. Mais cette faillibilité du timbre, manifeste, évidente… cette fragilité essentielle et viscérale font aussi toute la valeur de cette voix unique aujourd'hui, qui fait partie du diptyque des divas incontournables de l'heure, avec Anna Netrebko justement (et dans le même répertoire).



Si l'on compare les deux récitals avouons que l'on préfère nettement **la Leonora 1 du Trouvère de Netrebko** (plus caractérisée, plus menacée, et comme terrassée) ; les deux divas rejoignent dans l'intensité et la vérité blessée, tragique, noble, dans Elisabetta de Don Carlo ; mais jamais Yoncheva n'ira jusqu'aux défis que s'est lancée Netrebko (Lady Macbeth); et l'on imagien sans aucune réserve quel serait le relief habité, halluciné de Netrebko pour Luisa (Miller).

Plus intéressante en effet, la Luisa de Yoncheva (Luisa Miller : « Tu puniscimi, o Signore »), offre une même incarnation radicale d'amoureuse sacrificielle… qui de fait va mourir en un ultime sacrifice : le noir tragique, comme empoisonné propre à la lyre verdienne inspirée par Schiller, lui va à ravir. Soie là encore, somptueuse et veloutée, mais verbe ciselé, plus articulé, plus net (avec des aigus qui exigent moins que Leonora).

Les deux airs qui suivent sont d'opéras moins connus mais d'autant plus intenses qu'ils s'inscrivent dans la période du premier **Verdi : Attila (Odabella)** puis **Lina de Stiffelio**. Deux portraits féminins où avant Rigoletto et Boccanegra, Verdi déjà approfondit la relation fille / père. Odabella affiche malgré son destin tragique de femme sacrifiée et trahie, une dernière détermination qui exige un legato d'une ampleur inédite. Entre tendresse (prière avec hautbois et flûte obligés) et angélisme virtuose, Odabella impose la rayonnante candeur, enivrée, échevelée d'une âme embrasée, consumée par l'amour (pour son cher Foresto). Le timbre blessé, d'une intensité lacrymale spécifique, propre à Yoncheva (Lina) rend crédible cette incarnation dont la plénitude lumineuse revivifie l'idéal rossinien et la suspension extatique bellinienne (doublés, sublimés en écho par le timbre de la

clarinette fraternelle, compassionnelle).

L’Ave Maria de Desdemone est ce temps suspendu, prière miraculeuse, au cœur de la tempête qui va précipiter le destin des deux amants – à Gênes. La prosodie de Yoncheva n’a certes pas l’élégance de Kiri Te Kanawa, ni sa précision angélique, mais quel grain charnel mieux équilibré que dans le premier air (Leonora 1, d’Il Trovatore) : de somptueux aigus expriment tout l’éclat d’une épouse fervente et fidèle qui malgré les pressentiments de sa mort, garde l’espérance et une droiture loyale admirable : d’une sobriété directe et franche, le chant emporte toute réserve ; la justesse de l’intention, criante de vérité, d’une noble sincérité (car elle s’adresse à Marie) composent la meilleure interprétation du récital.

La soie veloutée rayonnante de Yoncheva pour un VERDI tragique & amoureux



Les airs qui suivent sont ceux d'âmes moins jeunes et terriblement éprouvées par le destin, Leonora 2 de La Forza del destino (La Force du destin) n'aspire qu'à une peine intérieure bien précaire, déjà rattrapée par ses démons antérieurs ; idem pour Elisabeth / Elisabetta qui a la conscience de toute la vanité du monde terrestre au pied du tombeau de Charles Quint… ampleur du souffle, justesse de la couleur tragique, Sonya Yoncheva confirme l'impression suscitée à l'Opéra Bastille dans la version française de l'opéra verdien qu'elle chantait en dernier (cf notre critique du DON CARLOS en français de Verdi avec Kaufmann et Yoncheva / octobre 2017) : celle d'une interprète taillée pour l'intensité tragique, aux accents douloureux… irrésistibles.

Son Amelia (Simon Boccanegra) exalte la pure énergie d'une âme innocente par contre, non encore éprouvée, apparition

rayonnante en sa lumineuse exception féminine, dans un ouvrage dominé par les hommes (Boccanegra / Paolo / Fiesco / Gabriele) : la formidable mécanique rythmique confiée à l'harmonie (bois et flûtes) qui sert de matelas à l'envol de la voix d'une tendresse éblouissante, assure aussi la réussite de la séquence (mais là comme partout dans ce disque, avouons notre manque d'enthousiasme assumé face à la baguette routinière de **Massimo Zanetti**, aux couleurs ternes de l'Orchestre Münchner Rundfunk). Tout à fait à son aise, dans un ambitus vocal qui correspond à sa voix et à son caractère, Yoncheva irradie de tous ses feux soyeux et cristallins. En revanche, finir le récital par Abigaille de Nabucco, plutôt pour mezzo que soprano, accuse les limites de la tessiture.



On se souvient que le ténor Jonas Kaufmann passé de Decca Universal à Sony classical, avait lui aussi marqué le marché discographique avec un **ALBUM VERDI phénoménal (2013)** qui entre autres, révélait avant de l'incarner sur la scène, son Otello, puissant, habité, tiraillé : à la fois halluciné et tragique. La recette est bonne. Donc même scénario pour la diva bulgare et « son » VERDI album…

Après les divas au timbre charnel devenues légendaires, dont évidemment Renée Fleming, qui demeure plus straussienne que verdienne véritablement, – double crème disaient les plus convaincus en raison de son medium charnu, d'une onctuosité suprême, « La Yoncheva » emprunte aujourd'hui le tremplin de sa contemporaine Anna Netrebko, – qui elle aussi a signé un album Verdi (mais chez Deutsche Grammophon, préfigurant ses prises de rôles sur scène pour Leonora, Lady Macbeth…). Les héroïnes verdiennes défendues par la soprano bulgare ne manquent ni d'intensité ni de couleurs tragiques et sensuelles. C'est donc un récital convaincant dans son ensemble, malgré les limites concernant sa Leonora 1 et son

Abigaille finale.

2018 : année Luisa et Imogène. Dans quelques semaines, Sonya Yoncheva incarnera sur scène Luisa (prise de rôle scénique au Metropolitan Opera de New York, à partir du 29 mars 2018), un rôle de jeune femme libre, radicale, amoureuse qu'elle préfigure dans ce récital avec une intensité prometteuse. Les parisiens attendront l'une des étapes de sa tournée Verdi, Concert de Gala, le 1er juin au TCE… L'autre grand RV incontournable pour les amateurs, reste sa prise de rôle suivante, fleuron du répertoire belcantiste le plus exigeant : Imogène dans Il Pirata / Le Pirate de Bellini, à partir du 29 juin à la Scala de Milan. Un nouveau défi et un personnage captivant, – qui fut magnifiquement interprété par la soprano **Anna Kasyan, lors du Concours Bellini 2013, rôle qui lui permit de remporter le Grand Prix Bellini : à voir en vidéo, lors de la captation de cet air par le studio CLASSIQUENEWS**. A suivre.

_____

CD, compte rendu critique. The VERDI ALBUM : SONYA YONCHEVA, soprano / Il Trovatore, Luisa Miller, Attila, Stiffelio, La Forza del destino, Otello, Simon Boccanegra, Don Carlo, Nabucco – Münchner RundfunkOrchester / Massimo Zanetti – enregistrement réalisé à Munich en avril 2017 (1 cd SONY classical)

CD, « découverte », annonce. Julius REUBKE : SONATEN intégrale (Rubackyté, Vernet, 1 cd Ligia)

CD, « découverte », annonce. REUBKE : SONATEN intégrale (Rubackyté, Vernet, 1 cd Ligia). La **Sonate en si bémol** montre l'exaltation radicale de **Julius Reubke** : tempérament proche de Liszt, sorte d'âme foudroyée plutôt tourmentée, traversée comme le beau-père et ami de Wagner d'éclairs et spasmes mystiques, puis sublimée par l'expérience de révélations surnaturelles. C'est comme si le compositeur écrivait au delà de la virtuosité, toujours appelé derrière ce qui est sensible et connu, vers l'inconnu enivrant. Mais le compositeur mort trop jeune, n'a guère eu le temps de développer une écriture qui promettait justement par sa radicalité expressive et ses audaces formelles…



Réserve : pour nous la mécanique Fazioli, lourde et épaisse, affirme un son épais et grave, aux basses décuplées qui alourdissent cet élan toujours tenté, cultivé, projeté. IL est vrai que par essence la musique du montagnard **Julius Reubke (1834-1858)** n'a pas la clarté du plan et développement d'un Liszt architecte ; et les visions certes poétiques de Reubke se perdent en contrastes foisonnants et éclatement multidirectionnel de la forme en constante instabilité. De fait la grande versatilité flexible de la pianiste Muza Ruckyté ressucite les grandes virtuoses romantiques (cf les photos du livret), en particulier dans le mouvement central où le jeu de l'interprète donne corps et chair à un élan de plus en plus habité voire spirituel qui semble se libérer peu à peu de sa gangue terrestre. Du reste c'est bien dans l'Andante sostenuto que la digitalité trouve des résonances et accents virtuoses d'une réelle cohésion poétique (seule réserve pour le choix du piano à la mécanique, pour nous trop présente, dont la matière contredit l'aspiration à l'éther que manifeste la construction de la pièce). **Que donne dans son ensemble ce récital dédié à l'intégrale Reubke ?** A suivre… Grande critique à venir dans le mag cd dvd livres de classiquenews.

.

_____

CD, « découverte », annonce. JULIUS REUBKE (1834-1858) : Sonaten (Intégrale de l'œuvre) Vernet, Rubackyté / 1 cd LIGIA DIGITAL / LIDI0104332

Sonate pour piano en si bémol majeur

Mazurka en mi majeur

Scherzo en ré mineur

Trio en mi bémol majeur

Adagio en mi mineur

Sonate pour orgue en ut mineur « Psaume 94 »

Muza Rubackyté, piano / Olivier Vernet, orgue F. Ladegast / H. Eule – Nikolaikirche, Leipzig

---

CD, compte rendu critique. STRAVINSKY : Le chant funèbre, Le Sacre (Chailly, 1 cd Decca 2017)

CD, compte rendu critique. STRAVINSKY : Le chant funèbre, Le Sacre (Chailly, 1 cd Decca 2017). Avouons notre plein enthousiasme pour l'élément moteur de cet album : **Le Chant Funèbre …** sombre et grave, et même lugubre, dès son début, la partition cultive le mystère à la façon d'une marche envoûtée. Puis surgit une mélopée sinueuse à peine éclaircie par la flûte et les violons, comme un dernier râle. La rythmique un rien sèche, abrupte n'a pas encore la souple volupté à la fois incisive et mordante du Stravinsky mûr. C'est une étape qui doit encore beaucoup à l'esprit de malédiction, épais et sirupeux de L'Oiseau de feu, mais la magie aérienne en moins. Et pourtant en un ruban sensuel et comme empoisonné, le jeune Stravinsky a le génie de la couleur et des atmosphères souterraines (montées harmoniques en orgue), … ce pourrait

être un poème dramatique, halluciné entre Rachmaninov, le Tchaikovski le plus échevelé, Liszt et Scriabine, entre torpeur, ivresse, féerie mortifère. L'application qu'y développe Chailly est passionnante : le geste rend justice à une partition (opus 5) il est vrai, clé.

Même exubérance lugubre et d'une orchestration si riche qu'elle en sonne comme saturée, dans **Feux d'artifice** opus 4 (2).
Tandis que le **Scherzo** semble prolonger l'infini imaginatif d'un Dukas de plus en plus enivré (L'Apprenti sorcier), déroulant une palette de sonorités et de timbres flamboyants et fantastiques, littéralement. Séquentiels, virevoltants, les volets intenses déclament, rugissent, ils annoncent cette implosion de la structure et du développement bientôt réalisé en son point d'accomplissement dans le Sacre de 1913. C'est peu dire que Stravinsky semble exploiter chaque famille d'instruments dans toute sa gamme expressive, avec un goût déjà prononcé pour la polyrythmie. Ivresse et plénitude qui frôlent souvent l'éclatement formel. Quel génie à l'oeuvre on entend ici.

Le triptyque opus 2 Le Faune et La bergère, est l'autre découverte majeure de ce disque : révélant en français, l'atmosphère narrative envoûtante là encore d'un Stravinksy très maîtrisé dans l'art des atmosphères et de l'action plus impressionniste voire symboliste que fantastique. La parure orchestrale est le vrai sujet des 3 poèmes (La Bergère, Le Faune, Le Torrent), d'autant que le mezzo de Koch a du mal à articuler : trop sombre, épais, engorgé. Dommage vocal.



Enfin, **les deux parties du Sacre montrent toute la fièvre et l'envoûtement**, la sauvagerie millimétrée, la transe à la fois guerrière et païenne qui forcent en 1913, toute action classique. Tout implose, tout flambe et se cambre en une série de convulsions animales et souverainement félines. Du grand art, qui montre l'intervalle finalement très court au terme duquel, Stravinsky apprenant de ses maîtres, avec la vitalité fulgurante de l'éclair, permet comme Picasso en peinture, l'immersion brutale de l'art du XXè dans la pleine et fracassante modernité. Disque d'une rare cohésion, révélateur sur l'évolution de Stravinsky au début du XXè. Programme plus qu'intéressant : révélateur à l'endroit du génie de Stravinsky, de la jeunesse qui tâtone au coup de maître du Sacre.

_____

Approfondir
LIRE aussi notre **annonce du cd Le Chant funèbre de Stravinsky par Riccardo CHailly (Lucerne, 2017)** : première discographique (1 cd DECCA).
http://www.classiquenews.com/cd-evenement-annonce-stravinksy-chant-funebre-premiere-discographique-par-riccardo-chailly-1-cd-decca/

FILM : ALEXANDRE BLOCH et l’ORCHESTRE NATIONAL DE LILLE. « Bienvenue Maestro ! »

FILM : ALEXANDRE BLOCH et l’ORCHESTRE NATIONAL DE LILLE. « Bienvenue Maestro ! » – présentation, annonce, critique. Au cours de sa première saison musicale (2017), le réalisateur Georges Tillard filme les premiers pas du nouveau directeur musical de l’Orch national de Lille : Alexandre Bloch… 40 premières secondes en guise de d’ouverture et de synthèse : on ne se rend pas compte souvent de la taille d’une partition d’orchestre : en grand format, la partition qui expose toutes les parties et pupitres de l’orchestre (cordes, bois, cuivres, percus…) demande a être étendue au sol… le chef agenouillé, consulte chaque page pour mieux en mesurer les enjeux, visualiser les points clés… rayant en crayon bleu les parties non retenues, comme un général qui organise l’avancée de ses troupes, ce travail préparatoire facilite l’exécution, avant le concert final. Sur la musique Happy de Pharrell Williams, le geste est clair, l’esprit affûté, et les intentions fermes et précises. Tout le chef est là dans ses premières secondes qui synthétisent sa personnalité : engageante, généreuse et d’un tempérament qui taille sur le vif pour mieux sublimer le travail orchestral. Tout en rondeur et en charme, le nouveau maestro sait aussi affirmer son point de vue…



QUI EST-IL ? COMMENT CELA VA-T-IL MARCHÉ ? Adoubé par le fondateur de l'Orchestre, Jean-Claude Casadesus, dont on écoute la voix émue car c'est bien un jalon important de la vie de l'Orchestre lillois qui se joue, Alexandre Bloch ne pouvait pas rêver meilleur accueil… Prendre les rênes d'une phalange historique, pilier culturel des Hauts de France, ne s'improvise pas… Jean-Claude Casadesus, initiateur d'une épopée unique en France, rend ainsi hommage aux musiciens de son orchestre, complices et pairs plutôt qu'exécutants « dirigés ». La passation est ainsi réalisée, au nouveau maestro, directeur musical de l'ONL de relever le défi de la continuité et de la réinvention.
L'intention du film est bien de rencontrer le nouveau chef en lui souhaitant la meilleure réussite pour sa mission : « **bienvenue maestro !** ».
Pour « rassurer » ceux qui doutent encore, **Alexandre Bloch**

égrène lui-même les questions que tout un chacun s'est posé ou se pose encore : « vous êtes jeune… grâce à quoi vous pensez que cela va vraiment marcher ? ».
Etre le candidat parfait à la bonne place… voilà ce que le nouvel arrivant s'ingénie à démontrer non sans charme et décontraction, avec une claire envie de relever le défis des concerts parfois difficiles (selon les conditions de production) et dans des répertories nouveaux (créations, élargissement du répertoire historique de l'Orchestre). On suit pas à pas chaque avancée, chaque session de travail, accompagnant le chef et les musiciens dans leurs premières répétitions…
Alexandre Bloch travaille tout le temps les partitions : crayons de couleur en mains, au clavier… tout est bon pour visualiser les points à maîtriser, les nuances à apporter,… et dans l'opéra, résoudre les enchainements malgré la diversité des situations et des atmosphères… (ainsi la romance de Nadir par exemple, dans Les pêcheurs de perles, premier opéra réalisé avec l'Orchestre : **VOIR notre reportage Les Pêcheurs de perles de Bizet – par le studio CLASSIQUENEWS, mai 2017**).



Autre temps, autre lieu de répétition… Le défi est de trouver un son d'ensemble, uniquement avec les cordes : chercher, expérimenter, ciseler, colorer… « plus timbré s'il vous plaît… » et avec son assistant, après la répétition, encore régler les nuances, le tempo… Avec les solistes chanteurs, le chef prépare chaque partie au piano : comment exprimer la vérité de chaque personnage ? On passe des répétitions piano donc … aux premières sessions avec l'orchestre… l'auditeur pourra juger sur pièce car l'enregistrement est prévu courant 2017 : prochaine critique sur classiquenews (dans le mag cd dvd

livres…). A suivre.

Bienvenue maestro
L'Orchestre national de Lille présente un premier film documentaire
dédié à son nouveau directeur musical, Alexandre Bloch,
l'heureux successeur de Jean-Claude Casadesus

NOUVEAU MAESTRO OUVERT ET CONNECTÉ



Et les musiciens que pensent-ils de leur nouveau chef ? Au départ il ne s'agissait pas d'un vote collectif d'adhésion, car à l'origine des premières sélections, le maestro n'a pas fait l'unanimité. Comment accepter ce nouveau chef, plutôt jeune… alors qu'il découvre des partitions que beaucoup de musiciens ont joué à plusieurs reprises. La difficulté est d'imposer son point de vue. « Parfois c'est sec, c'est comme ça », tranche Alexandre Bloch, sûr de lui. Mais sous le masque de la dureté claire, se cache aussi surtout l'évidence d'une pensée juste…

Peu à peu, la personnalité du chef se précise… malgré le cadre peu flexible des contraintes horaires imposées / défendues par les syndicats de musiciens, le chef doit faire travailler avec efficacité, rapidité, « rentablité » tous les musiciens… Côté instrumentiste, l'un des cornistes de l'orchestre explique son parcours comme musicien d'orchestre : de Douai à Lille, voici l'expérience d'un instrumentiste qui a fait sa place dans l'orchestre.



L'AVENIR AU QUOTIDIEN AVEC LES PLUS JEUNES… Plus décontractées, les séances de sensibilisation auprès des jeunes dans le cadre du projet DEMOS… 100 enfants, de 7 à 12 ans (issus de centres sociaux) , découvrent le travail de l'orchestre et du chef. Derrière cette approche nouvelle qui démocratise le classique et l'aventure orchestrale auprès des plus jeunes (les mélomanes et spectateurs de demain) se joue aussi la vie sociale d'aujourd'hui… car ici chaque enfant mesure ce qui crée le travail et l'entente collective : le respect de l'autre et l'estime de soi, l'écoute, le partage, le sens du collectif (trop peu favorisé à la faveur du plaisir individuel). Chaque enfant exprime par le corps sa participation au jeu de l'ensemble, trouve sa place et comprend en quoi chacun peut participer à l'unité globale. C'est l'une des séquences les plus vivantes du film.

LE CLASSIQUE ACCESSIBLE ET POPULAIRE. Porté par un feu exemplaire, Alexandre Bloch entend défendre l'accessibilité de la musique pour tous et surtout aux plus jeunes : voilà une ouverture et un chantier que le chef a bien raison de poursuivre encore et encore. Il faut absolument effacer l'image élitiste de la musique classique : à torts, considérée comme un loisirs pour riches, vieux et conservateurs. Le classique version Bloch, c'est au contraire le travail et la

discipline, le plaisir aussi, l’ouverture et le renouvellement des répertoires. Sans omettre l’utilisation nouvelle des technologies digitales et connectées… Serait-ce là les premiers résultats prometteurs d’une arrivée réussie ?

_____

FILM : ALEXANDRE BLOCH et l’ORCHESTRE NATIONAL DE LILLE. Bienvenue Maestro ! film documentaire 52 mn 2017 – réalisation : **Georges Tillard** / Première diffusion le 29 janvier 2017, après le « Soir 3 » / A voir et à revoir sur hdf.france3.fr

---

Compte-rendu, opéra. Bordeaux, le 21 janvier 2018. Debussy : Pelléas et Mélisande. Béziat & Siaud / Minkowski.

Compte-rendu, opéra. Auditorium de Bordeaux, le 21 janvier 2018. Claude Debussy : Pelléas et Mélisande. Philippe Béziat &

Florent Siaud (mise en scène). Orchestre national de Bordeaux, Marc Minkowski (direction musicale). **Pour commémorer le 100e anniversaire de la disparation de Claude Debussy (en 1918)**, plusieurs théâtres ont pris la décision de monter une production de son unique ouvrage lyrique, Pelléas et Mélisande, et c'est l'Opéra de Bordeaux qui ouvre le bal. Originellement prévu en version de concert, c'est finalement sous un format semi-scénique – confié au duo de metteurs en scène **Philippe Béziat et Florent Siaud** – que l'ouvrage a été représenté, à l'Auditorium de la ville. Placé au centre de la scène, c'est tout autour de ce personnage à part entière qu'est l'orchestre que déambulent les chanteurs-comédiens, tandis qu'un vaste écran en arrière scène et un voile de tulle noire en avant-scène accueillent de nombreuses projections vidéos en noir et blanc (réalisées par Thomas Israël) : celles-ci viennent illustrer – avec beaucoup de poésie et autant de mystère – les atmosphères et lieux du drame : la dense forêt du début, les voûtes de l'antique château, les effets miroitants de la mer ou de la fontaine où s'abîme la bague de Mélisande, etc…
Dans cet environnement simplifié, chaque geste réglé par le duo de metteurs en scène s'impose avec un maximum d'intensité, et c'est par des vivats que les deux artistes seront accueillis au moment des saluts (un fait suffisamment rare pour qu'il soit évoqué ici !).

Superbe Pelléas à Bordeaux



A la tête d'un **Orchestre National de Bordeaux** dans une forme olympique, le directeur général de l'institution girondine, **Marc Minkowski**, cisèle la partition de Debussy, en livrant une lecture intimiste et impressionniste de l'œuvre, constamment soucieux de lui restituer ses pulsations, sa transparence, sa poésie et son mystère. Il n'en privilégie pas moins, dans les moments dramatiques, des sonorités d'une flamboyance toute wagnérienne. Par ailleurs, ce n'est pas le moindre de ses mérites d'avoir rassemblé une distribution entièrement française, à la diction impeccable, qui permet de saisir chaque mot de Maeterlinck et de donner ainsi aux dialogues, toute leur force.

Le rôle de Pelléas est confié ce soir à une voix de ténor, non pas à celle d'un baryton (rappelons au lecteur que Debussy avait primairement pensé et écrit cette partie pour cette tessiture). C'est le jeune ténor bordelais **Stanislas de Barbeyrac** qui endosse ce superbe rôle auquel il offre son physique de jeune premier ainsi qu'une désarmante sincérité.

Comme de coutume, son chant est empreint de raffinement et d'élégance, la tessiture est franche, la voix saine et il cultive, avec un rare bonheur, les nuances les plus fugitives. Enfin, même si la partition retenue est bien celle destinée à un baryton aigu, il ne peine que rarement dans le registre grave, la voix s'étant quelque peu assombri depuis quelque temps.
Pour notre plus grande joie, c'est la délicieuse soprano belgo-suisse **Chiara Skerath** – **magnifique Poppée le mois dernier à Nantes** (NDLR : nouvelle production magistrale réalisée par Caurier & Leiser / Capuano / sujet d'un reportage vidéo par classiquenews)- qui lui donne la réplique en Mélisande. La jeune chanteuse gratifie l'auditoire de son timbre lumineux et de sa musicalité sans faille ; elle nimbe son personnage de mystère, en lui donnant des grâces d'oiseau pris au piège ; elle distille une constante émotion, achevant le portrait d'une Mélisande qui ne quittera pas de sitôt notre mémoire.
Troisième prise de rôle, le baryton français **Alexandre Duhamel** endosse les habits de Golaud, dont il adopte le comportement de brute mal équarrie, avec un chant mordant et sonore, aux irrépressibles accès de jalousie assassine qui ne sont pas sans rappeler parfois le personnage de Iago. Et les rôles secondaires s'avèrent tout aussi convaincants, hors l'Yniold mal assuré et peu compréhensible de Maëlig Querré. De leur côté, Jérôme Varnier (Arkel), **Sylvie Brunet-Grupposo** (Geneviève) et Jean-Vincent Blot (Médecin & Berger) brillent par la précision de leur jeu, leur projection efficace, l'excellence de leur diction.

A titre personnel, nous n'avons pas le souvenir d'une équipe ayant aussi bien rendu justice à la musique comme au texte…

_____

Compte-rendu, opéra. Auditorium de Bordeaux, le 21 janvier 2018. Claude Debussy : Pelléas et Mélisande. Philippe Béziat & Florent Siaud (mise en scène). Marc Minkowski (direction musicale), orchestre national de Bordeaux. Pelléas : Stanislas de Barbeyrac ; Mélisande : Chiara Skerath ; Golaud : Alexandre Duhamel ; Arkel : Jérôme Varnier ; Geneviève : Sylvie Brunet-Grupposo ; Yniold : Maëllig Querré ; Le médecin / Un berger : Jean-Vincent Blot. Illustration : DR